L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE ET DU CONSEIL GENERAL — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 3 MAI 1850.

Imprimée et publiée par
MAGNE & WEISSE,
No. 62, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 3 MAI.

THEATRE D'ORLEANS.

Nous publions ci-dessous quelques lignes de notre feuilletoniste qui apprendront au public que tout arrangement entre le propriétaire de la salle d'Orléans, et M. Davis, directeur du théâtre lyrique de notre ville, est devenu impossible par suite des prétentions exorbitantes de M. McDonogh.

Il ne s'agit pas d'invectiver le propriétaire de la salle. Ces représailles puériles exposent ceux qui se les permettent à un procès en diffamation, voilà tout. Qu'importe que M. McDonogh propose des conditions inacceptables? Il use d'un droit que la loi lui reconnaît et que vous ne lui ôterez qu'en supprimant la propriété. Permis à lui de transformer la scène d'Orléans en boutique d'épiceries ou en magasin de bric-à-brac; encore une fois, c'est son droit. Il en abuse, nous dira-t-on peut-être, c'est possible, mais ce n'est pas notre affaire, et nous nous garderons bien, par respect pour le droit sacré de la propriété, de publier tout ce que nous pouvons penser dans notre for intérieur.

Cette mesquine question de personnes écartée, voyons un peu ce qui était à faire. Le théâtre d'Orléans a fourni sa carrière: dans quelques semaines, à moins de quelque circonstance imprévue, il aura cessé d'exister. Est-ce à dire cependant que notre ville, surnommée à juste titre l'Athènes du Nouveau-Monde, sera privée d'opéra, privée de ces chefs-d'œuvre des grands maîtres que va chaque soir religieusement écouter la foule? Est-ce dire que l'air à la Nile-Orléans doive périr, parce que les portes du laudit enfumé de la rue d'Orléans vont se fermer sur cet harmonieux essaim de chanteurs que M. Davis nous a ramenés de l'autre côté de l'Océan?

Non, non!

Au lieu de nous plaindre et d'exhaler un faux bourdon des lamentations pétoresques, ne ferons-nous pas de temps et justifions ce vieil adage "qu'un malheur est souvent bon à quelque chose."

Nous approuvons l'idée émise par notre feuilletoniste. Un meeting servirait admirablement la cause de l'art. Que les citoyens se consultent, qu'ils avisent au moyen de construire un théâtre lyrique digne de la métropole du Sud, et qu'ils se mettent ensuite sérieusement à l'œuvre. Nous croyons, et tous ceux qui ont voulu se donner la peine d'y réfléchir croient avec nous, qu'un théâtre construit dans le voisinage de la Seconde Municipalité ne saurait manquer de prospérer. Mais la localité n'est pas le point le plus important. L'avenir de l'opéra français est irrévocablement assuré à la Nile-Orléans, et la salle fût-elle construite dans la Isle Municipalité, le public y ferait encore son apparition. En plantant l'opéra dans un quartier central et en réduisant quelque peu le prix des places, non seulement on servira le public qui n'aime pas à courir trop loin pour ses plaisirs, mais on fera une excellente affaire au point de vue pécuniaire.

Les actions d'un théâtre lyrique construit au-dessus de la rue St-Louis seraient recherchées avec empressement par les plus gros capitalistes de notre ville.

Nous ne nous étendrons pas davatage sur ce sujet aujourd'hui, mais nous croyons devoir engager la direction du Théâtre d'Orléans à prendre l'initiative d'un pareil mouvement. La presse est disposée à seconder ses vues; ne demandons qu'une chose, c'est que les hommes d'expérience viennent à notre aide.

PLUS DE THEATRE!

Il n'est pas encore fait, dans de nouvelles Cet homme pour qu'un commissaire, prétendu toute à coup, ait le droit de dire à un théâtre: "Ferme ta porte, je t'ordonne."

Une parole de ce genre n'a rien de noble, ne mérite aucun commentaire; c'est l'opinion publique d'un Turc ou Turc. Nous n'avons donc rien à débattre avec le maire, tout est dans l'avenir. C'est pourquoi il faut se hâter. La question des plaisirs publics est plus grave qu'il ne semble au premier abord. Il contracter fait, vivre les uns, entre le Turc et le théâtre le sentiment, les vivifient et, par l'attrait de scènes brillantes, font oublier l'or qu'apportent les étrangers, allures en nos mots.

Il est urgent de prendre un parti sur l'existence du théâtre; il faut, avant que de la salle actuelle se ferme, avant que les artistes se dispersent, il faut prendre une prompte et décisive résolution. Nos plaintes et celles du public en font une loi. Depuis, j'ai rencontré quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de grands maîtres que va chaque soir religieusement écouter la foule? Est-ce dire que l'air à la Nile-Orléans doive périr, parce que les portes du laudit enfumé de la rue d'Orléans vont se fermer sur cet harmonieux essaim de chanteurs que M. Davis nous a ramenés de l'autre côté de l'Océan?

Non, non!

Au lieu de nous plaindre et d'exhaler un faux bourdon des lamentations pétoresques, ne ferons-nous pas de temps et justifions ce vieil adage "qu'un malheur est souvent bon à quelque chose."

Nous approuvons l'idée émise par notre feuilletoniste. Un meeting servirait admirablement la cause de l'art. Que les citoyens se consultent, qu'ils avisent au moyen de construire un théâtre lyrique digne de la métropole du Sud, et qu'ils se mettent ensuite sérieusement à l'œuvre. Nous croyons, et tous ceux qui ont voulu se donner la peine d'y réfléchir croient avec nous, qu'un théâtre construit dans le voisinage de la Seconde Municipalité ne saurait manquer de prospérer.

Mais la localité n'est pas le point le plus important. L'avenir de l'opéra français est irrévocablement assuré à la Nile-Orléans, et la salle fût-elle construite dans la Isle Municipalité, le public y ferait encore son apparition. En plantant l'opéra dans un quartier central et en réduisant quelque peu le prix des places, non seulement on servira le public qui n'aime pas à courir trop loin pour ses plaisirs, mais on fera une excellente affaire au point de vue pécuniaire.

Les actions d'un théâtre lyrique construit au-dessus de la rue St-Louis seraient recherchées avec empressement par les plus gros capitalistes de notre ville.

Nous ne nous étendrons pas davatage sur ce sujet aujourd'hui, mais nous croyons devoir engager la direction du Théâtre d'Orléans à prendre l'initiative d'un pareil mouvement. La presse est disposée à seconder ses vues; ne demandons qu'une chose, c'est que les hommes d'expérience viennent à notre aide.

PLUS DE THEATRE!

Il n'est pas encore fait, dans de nouvelles Cet homme pour qu'un commissaire, prétendu toute à coup, ait le droit de dire à un théâtre: "Ferme ta porte, je t'ordonne." Une parole de ce genre n'a rien de noble, ne mérite aucun commentaire; c'est l'opinion publique d'un Turc ou Turc. Nous n'avons donc rien à débattre avec le maire, tout est dans l'avenir. C'est pourquoi il faut se hâter. La question des plaisirs publics est plus grave qu'il ne semble au premier abord. Il contracter fait, vivre les uns, entre le Turc et le théâtre le sentiment, les vivifient et, par l'attrait de scènes brillantes, font oublier l'or qu'apportent les étrangers, allures en nos mots.

Il est urgent de prendre un parti sur l'existence du théâtre; il faut, avant que de la salle actuelle se ferme, avant que les artistes se dispersent, il faut prendre une prompte et décisive résolution. Nos plaintes et celles du public en font une loi. Depuis, j'ai rencontré quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de grands maîtres que va chaque soir religieusement écouter la foule? Est-ce dire que l'air à la Nile-Orléans doive périr, parce que les portes du laudit enfumé de la rue d'Orléans vont se fermer sur cet harmonieux essaim de chanteurs que M. Davis nous a ramenés de l'autre côté de l'Océan?

Non, non!

Au lieu de nous plaindre et d'exhaler un faux bourdon des lamentations pétoresques, ne ferons-nous pas de temps et justifions ce vieil adage "qu'un malheur est souvent bon à quelque chose."

Nous approuvons l'idée émise par notre feuilletoniste. Un meeting servirait admirablement la cause de l'art. Que les citoyens se consultent, qu'ils avisent au moyen de construire un théâtre lyrique digne de la métropole du Sud, et qu'ils se mettent ensuite sérieusement à l'œuvre. Nous croyons, et tous ceux qui ont voulu se donner la peine d'y réfléchir croient avec nous, qu'un théâtre construit dans le voisinage de la Seconde Municipalité ne saurait manquer de prospérer.

Mais la localité n'est pas le point le plus important. L'avenir de l'opéra français est irrévocablement assuré à la Nile-Orléans, et la salle fût-elle construite dans la Isle Municipalité, le public y ferait encore son apparition. En plantant l'opéra dans un quartier central et en réduisant quelque peu le prix des places, non seulement on servira le public qui n'aime pas à courir trop loin pour ses plaisirs, mais on fera une excellente affaire au point de vue pécuniaire.

Les actions d'un théâtre lyrique construit au-dessus de la rue St-Louis seraient recherchées avec empressement par les plus gros capitalistes de notre ville.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Des dépêches télégraphiques reçues hier nous apprennent que le *Cambria* n'était pas encore arrivé et que l'on commençait à concevoir quelque inquiétude au sujet de ce navire. Le retard du steamer paralyse les opérations sur le marché aux cotons de New-York.

Il s'est déclaré une hausse de 6 *cents* sur les farines.

M. Webster a été reçu avec enthousiasme par les citoyens de Boston. Il a harangué ces derniers et s'est élevé avec *énergie* contre l'agitation abolitionniste.

M. Soulé.—Nous apprenons avec plaisir et nous sommes heureux d'annoncer que l'honorable P. Soulé, dont la santé avait été compromise par le climat de Washington, est entièrement rétabli. Notre sénateur pourra maintenant prendre part aux travaux du Congrès et concourir à la réalisation des grandes mesures que réclame l'intérêt du pays.

CHAGRES—PANAMA—NOUVELLE-GRENADE.

Le vapeur *Ohio* est arrivé à New-York le 24 du mois dernier, venant de Chagres, qu'il avait quitté le 11. Il avait à bord $120,000.

Le steamer *Unicorn*, qui devait partir de San Francisco le 15, n'était pas arrivé à Panama le 23 avril. Les steamers *Sarah Sands*, *Isthmus*, *Gold Hunter* et *Carolina* se trouvaient à Panama.

Le *Philadelphia* était mouillé à Chagres, répandant ses avaries.

Par l'arrivée du steamer de la malle anglaise *Nueva Grenada*, il a été reçu à Panama des avis de Bogota jusqu'au 3 mars. Le Congrès s'était réuni le 1er. M. J. Lloyd Stephens, vice-président de la compagnie du chemin de Panama, n'était pas arrivé à Bogota. Il avait dû s'arrêter en route par suite de maladie.

Le général T. C. Mosquera, un des principaux intéressés, est arrivé à Panama. Il a engagé à l'opayan trois cents travailleurs esclaves à qui l'on a promis la liberté dès que le chemin serait achevé. Le président de la république a en outre sollicité, dans son message au Congrès, l'envoi de trois cents travailleurs. Les chambres ne refuseront pas ce secours, de sorte qu'il y aura prochainement six cents hommes pour commencer les travaux du nivellement.

Le choléra, après avoir sévi à Carthagène, a fait successivement son apparition à Ambalima, Honda et quelques autres villes importantes de l'intérieur. Aux dernières dates l'épidémie exerçait ses ravages à trois lieues de Bogota.

Le docteur Foote, chargé d'affaires des Etats-Unis près le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, est arrivé dans la capitale de la république et a présenté ses lettres de créance. Il a été parfaitement accueilli par les autorités.

OBSÈQUES DE M. CALHOUN.

Les restes de M. Calhoun sont arrivés à Charleston le 30 avril et ont été inhumés avec une grande pompe. La ville entière suivait le convoi. Toutes les maisons, dans les rues que le cortège a parcourues, étaient tendues de noir.

Le corps était arrivé de bonne heure à bord du steamer *Nina* sur lequel se trouvait également le comité du Sénat. Le cercueil a été déposé aussitôt dans un corbillard d'une magnificence lugubre qu'entourait une garde d'honneur. Le convoi, précédé d'une escorte militaire, s'est mis en marche pour la Place de la Citadelle où l'attendait le Gouverneur Seabrook. M. Mason a pris la parole, au nom du comité du Sénat, et le Gouverneur lui a répondu avec une effusion de cœur qui a mouillé plus d'une paupière. Ayant fait allusion aux soins affectueux dont M. Venable avait entouré M. Calhoun, dans ses derniers moments, l'honorable Sénateur l'a remercié de ses bonnes paroles avec une émotion extraordinaire et un attendrissement qui a gagné les personnes présentes.

Les restes de M. Calhoun ont été alors confiés au maire, et la procession s'est remise en marche. Le corps a été exposé à l'Hôtel-de-Ville où il est resté pendant plus de douze heures. Le lendemain, le cercueil a été escorté par une garde d'honneur jusqu'à l'Eglise St-Philippe où avait été préparé un caveau.

Traité de Nicaragua.—Ce traité a été soumis il y a quelques jours au Sénat qui a siégé à huis-clos pour en entendre la lecture. Il sera probablement ratifié à l'unanimité.

Floride.—Il a été reçu à Savannah des avis de Tampa Bay jusqu'au 15 avril. Billy Bowlegs et les autres chefs Séminoles avec lesquels le gouvernement négociait se sont retirés au Sud. Les avaient cependant exprimé à plusieurs reprises leur désir d'émigrer. Aujourd'hui Bowlegs prétend qu'il n'a jamais fait la promesse et que d'ailleurs sa tribu ne consentira pas à le laisser partir. Cette perfidie lui coûtera cher. Il n'est pas probable que de nouvelles négociations soient entamées immédiatement. Nos troupes donneront sans doute une bonne leçon aux Séminoles et les forceront ensuite d'évacuer la péninsule.

Key-West.—Le vapeur *Isabel* est entré le 25 avril dans le port de Charleston. Les dernières dates de Key-West reçues par cet arrivage sont du 22. Nous n'avons, chose extraordinaire, aucun désastre maritime à signaler.

Emigrans californiens.—L'*Iowa Republican* annonce que huit cents wagons chargés d'émigrans qui se dirigent en Californie ont traversé la ville d'Iowa depuis le commencement du printemps. On évalue à dix mille le nombre des personnes qui quitteront cette année l'Iowa pour la Californie.

Incendie à Philadelphie.—Le 24 avril au soir, un grand incendie s'est déclaré à Philadelphie, au coin de la 13e rue et de Fitzwater street, dans le district de Moyamensing. Les flammes ont dévoré en quelques instants vingt maisons occupées par des familles indigentes. Les malheureux ont perdu tout ce qu'ils possédaient.

Navires à la recherche de Sir John Franklin.—Voici les dernières qui sont actuellement à la recherche de Sir John Franklin, égaré dans les glaces du pôle Nord, depuis plusieurs années: *Le North Star*, qui se trouvait dans le détroit de Davis, le *Herald*, le *Plover*, l'*Enterprise* et l'*Investigator*, dans la mer de Behring; le *Lady Franklin* et le *Sarah Sophia*, le *Prince Albert* et le détroit de Wellington; le *Felix* et le *Felicity*, l'*Assistance*, le *Pioneer*, l'*Intrepid* et le *Felix* se dirigent vers le cap Walker et l'île Melville. Ces bâtiments sont tous anglais; il y a en outre deux navires américains, le *Lady Franklin*, capitaine Griffin, qui doivent partir incessamment pour les mers du Nord.

Steamers entre Mobile et New-York.—Les lignes de steamers se multiplient. Nous voyons dans les journaux de Mobile qu'il est question d'établir un service régulier de paquebots à vapeur entre cette ville et New-York.

Le sénatorat à l'ordre du jour.—Il paraît, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que le succès obtenu par les esprits de Rochester a unis les revenans en goût d'exorcismes et de factions terrestres. Voici en effet qu'il nous arrive des récits bien autrement merveilleux, du fond du Connecticut.

Depuis six semaines, la petite ville de Stratford a aussi en maison hantée, mais les êtres surnaturels qui y ont fixé leur résidence sont d'une nature bien plus entreprenante que leurs confrères de Rochester. Ils ne se contentent pas de manifester leur présence par des rectocs plus ou moins significatifs; ils ouvrent et referment les portes, démolissent les fenêtres, font voltiger par les appartemens bibles versus d'ustensiles au risque de heurter la tête des gens, et se livrent à une foule d'exploitations du même genre. Un jour, on entre dans la chambre de la fille aînée de la famille, et l'on trouve sur son lit une espèce de mannequin disposé comme un cadavre; le lendemain il disparaît dans une autre pièce, puis en bas, comme filles apparaître dans l'aspect de la prière; en somme, cette mannequin semble du pouvoir d'exercer a volonté.

Des bouchons se trouvent tout-à-coup serrés autour du col des enfans de la maison, au point de presque les étrangler, sans qu'ils puissent expliquer ce fait. Bref, à chaque instant, les esprits inventent quelque nouveau tour de leur métier.

Il va sans dire que les habitans de la maison ne sont consumés en efforts pour découvrir l'origine de ces persécutions. Mais ni eux ni leurs voisins, qu'ils se sont hâtés de convoquer, n'ont pu assez fins pour surprendre les esprits en flagrant délit et—tout comme à Rochester—force a bien dû de leur donner un bravet authentique de revenans.

Ce n'est certes pas nous qui leur disputerons ce titre; nous aurions trop peur de voir un beau jour les caractères de notre imprimerie s'élever en l'air pour nous punir de notre incrédulité; mais nous ne saurions déguiser notre préférence pour les esprits de Rochester. Ils ont en effet, sur ceux de Stratford, plusieurs avantages marqués, entre autres celui de voyager au lieu de se tenir enfermés dans une seule maison, et de causer agréablement au lieu de vous lancer à la tête toutes sortes d'objets plus ou moins contondans. En pays enfin, les esprits de Rochester ont un droit incontestable d'aînesse, mon même de paternité.

FEUILLETON.

Mémoires d'outre-tombe.

FLAGORNERIE DES JOURNAUX.

Quand les hirondelles approchent du moment de leur départ, il y en a une qui s'envole la première pour annoncer le passage prochain des autres: c'était la première aile qui dépassait le dernier vol de la législature. Les oiseaux dont m'accablaient les journaux me charmaient-ils pas le moins du monde. Quelques-uns de nos amis croyaient me consoler en m'assurant que j'étais au moment de devenir premier ministre; que ce coup de partie joué si franchement décidait de mon avenir; ils me supposaient de l'ambition dont je n'avais pas même le germe. Je ne comprends pas qu'un homme qui a vécu seulement huit jours avec moi ne se soit pas aperçu de mon manque total de cette passion, au reste fort légitime, laquelle fait qu'on pousse jusqu'au bout la carrière politique. Je ne comprends pas que de me retirer: si j'étais tant passionné pour l'ambassade de Rome, c'est précisément parce qu'elle ne menait à rien, et qu'elle était une retraite dans une impasse.

Enfin, j'avais au fond de la conscience une certaine crainte d'avoir déjà poussé trop loin l'opposition; j'en allais forcément devenir le lieu, le centre et le point de mire; j'en étais effrayé, et cette frayeur augmentait les regrets du tranquille abri que j'avais perdu.

Quoqu'il en soit, on brûlait force encens devant l'idole du bois descendue de son autel. M. de Lamartine, nouvelle et brillante illustration de la France, m'écrivait au sujet de ses candidature à l'Académie, et terminait ainsi sa lettre:

"M. de la Nouse, qui vient de passer quelques momens chez moi, m'a dit qu'il vous avait laissé occupant vos nobles loisirs à élever un monument à la France. Chacune de vos dégraces volontaires et contraignées pour l'Abeille vous tribut d'estime à votre nom et de gloire à votre pays."

Cette noble lettre de l'auteur des *Méditations poétiques* fut suivie de celle de M. de Lacretelle. Il m'écrivait à son tour:

"Quel moment il choisissent pour vous outrager, vous l'honnête des sacrifices, vous à qui les belles actions ne coûtent que plus que les beaux ouvrages! Votre dédaigneuse formation du nouveau ministère m'avient pour d'avance deux événemens liés. Vous nous avez familiarisés aux actes de dévouement, comme Bonaparte nous habituait à s'en étonner; mais il avait, lui, beaucoup de compagnons, et vous ne comptez pas beaucoup d'imitateurs."

Deux hommes fort lettrés et écrivains d'un grand mérite, M. Abel Remusat et M. Saint-Martin, jouaient seuls alors le faiblesse de s'élever contre moi; ils étaient attachés à M. le baron de Damas. Je conçois qu'on soit un peu mince contre ces gens qui méprisent les places; ce sont là de ces insolences qu'on ne doit pas oublier.

M. Guizot lui-même daigna visiter ma demeure; il crut pouvoir franchir l'immense distance que la nature a mise entre nous; je ne lui tardai, il me dit ces paroles pleines de tout ce qu'il se devait: "Monsieur, *c'est bien différent aujourd'hui!*" Date cette année 1829, M. Guizot eut besoin de moi pour son élection; j'écrivis aux électeurs, il fut nommé.

M. de Brogue m'en remercia par ce billet:

"Permettez-moi de vous remercier, monsieur, de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser. J'ai eu fait l'usage que j'en ai cru devoir et je suis convaincu que, comme tout ce qui vient de vous, elle portera ses fruits et des fruits salutaires. Pour ma part, j'en aurai reconnaissance qu'il s'agissait de moi-même, car il n'est aucun événement auquel j'aie plus identifié et qui m'inspire un plus vif intérêt."

Les journées de juillet ayant trouvé M. Guizot déplacé, il en est résulté que je suis devenu un jeune ami de son élévation politique, et la prière de l'humble est quelquefois écoutée du ciel.

Les premiers collègues de M. de Polignac furent M. de Bourmont, de la Bourdonnaie, de Chabrol, Courvoisier et Montbel.

Le 17 juin 1815, étant à Gand et descendant de chez le roi, je rencontrai au bas de l'escalier un homme en redingote et en bottes d'ordonnance, qui, à son air, à son nez fin, à ses beaux yeux doux de couleuvre, je reconnus le général Bourmont; il avait désarmé Parmée de Bonaparte le 14. La crête de Bourmont est un officier de marine, habile à se tirer des pas difficiles; mais un de ces hommes qui, mis en première ligne, voient les obusiers et ne les peuvent vaincre, faits qu'ils sont pour être conduits, non pour conduire: heureux dans ses fins, Alger lui laissera un nom.

Le comte de la Bourdonnaie, jadis mon ami, est bien le plus mauvais coucheur qui fut onques; il vous tache des ruades, sitôt que vous approcher de lui; il accuse les autres, en la Chambre, comme ses voisins à la campagne; il chicane sur une parole, comme il fait un procès sur un lopin. Le matin même où je fut nommé ministre des affaires étrangères, il vint me dire que s'il rompait avec moi; j'étais ministre. Je ne vis je lassai aller ma mégère masculine, qui, tout elle même, avait l'air d'une chauve-souris contrariée.

M. de Montbel, ministre d'abord de l'instruction publique, remplaça M. de la Bourdonnaie à l'intérieur quand celui-ci se fut retiré, et M. Guernon-Ranville suppléa M. de Montbel à l'instruction publique.

Des lieux coûte on se préparait à la guerre: le parti du ministère faisait répandre des brochures injurieuses contre le *Représentatif*; l'opposition s'organisait et parlait de refuser l'impôt, en cas de violation de la Charte. Il se forma une association publique pour résister au pouvoir, appelée l'*Association bretonne*: mes compatriotes ont souvent pris l'initiative dans nos dernières révolutions; il y a dans les têtes bretonnes quelque chose des vents qui tourmentent les rivages de notre péninsule.

Un journal, composé dans le but avoué de renverser l'ancienne dynastie, vint échauffer les esprits. Le journal et, beau Sauvelet, poursuivi de la manie du suicide, avait eu plusieurs fois l'envie de rendre au mort utile à son parti par quelque coup d'éclat; il était chargé du matériel de la rédaction, avec MM. Thiers, Mignet et Carrel en étaient les rédacteurs. Le patron du *National*, M. le prince de Talleyrand, n'apportait pas un sou à la caisse; il soufflait seulement l'esprit du journal en versant du fonds commun son contingent de trahison et de pourriture. Je reçois à cette occasion le billet suivant de M. Thiers:

"Monsieur,

"Ne sachant si le service d'un journal qui débute sera exactement fait, je vous adresse le premier numéro du *National*. Tous mes collaborateurs s'unissent à moi pour vous prier de vouloir bien vous considérer, non comme souscripteur, mais comme notre lecteur bienvéole. Si dans ce premier article, dont le grand souci pour moi, j'ai tâché à exprimer des opinions que vous approuvez, je serai rassuré et certain de me trouver dans une bonne voie.

"Recevez, monsieur, mes hommages.

"A. Thiers."

Je revendrai sur les rédacteurs du *National*; je dirai comment je les ai connus; mais dès-à-présent je dois mettre à part M. Carrel, supérieurs MM. Thiers et Mignet; il avait la simplicité de se regarder, à l'époque où je me lui avec lui, comme venant après les derviches qu'il devançait; il soutenait avec son épée les opinions que ces gens ont plumées dégalamment.

Expédition d'Alger.

Pendant qu'on se disposait au combat, les préparatifs de l'expédition d'Alger s'achevaient. Le général Bourmont, ministre de la guerre, s'était fait nommer chef de cette expédition: voulut-il se soustraire à la responsabilité du coup d'Etat qui le semait venir? Cela serait assez probable, d'après ses antécédens et sa finesse; mais ce fut un malheur pour Charles X. Si le général n'était trouvé à Paris lors de la catastrophe, le portefeuille vacant du ministère de la guerre ne serait pas tombé aux mains de M. de Polignac. Avant de frapper le coup, dans le cas où il eût consenti, M. de Bourmont eût sans doute rassemblé à Paris toute la garde royale, il aurait préparé l'argent et les vivres nécessaires pour que le soldat ne manquât de rien.

Notre marine ressuscitée au combat de Navarin sortit de ces ports de France, magnifiée et abandonnée. La rade était couverte de navires qui saluaient la terre en s'éloignant. Des bateaux à vapeur, nouvelle découverte du génie de l'homme, allaient et venaient portant des ordres d'une division à l'autre, et faisant des sirènes en comme les aides-de-camp de l'amiral. Le Dauphin se tenait sur le rivage où toutes les populations de la ville et des montagnes étaient descendues: lui, qui, après avoir arraché son parent le roi d'Espagne aux balles des révolutionnaires, voyait se lever le jour par qui la chrétienté devait être délivrée, aurait-il pas cru être si près de la nuit?

Il n'éclairait plus ces temps où Catherine Médicis sollicitait du Tare l'inventaire de la principauté d'Alger pour Henri III, non encore roi de Pologne: Alger allait devenir notre fille et notre conquête, sans la permission de personne, sans que l'Angleterre eût non empêcher de prendre les *chiens de l'Espagnol* qui rappelait Charles-Quint et le changement de la fortune. C'était une grande joie et un grand bonheur pour les aventuriers français, nombreux de noblesse, fit alter de Bourmont, les prendre en masse, prêts à marcher de lui, prêts à la chasse des chiens; vieux gentilshommes qui ne vit de l'aigle de Meaux, lorsqu'il annonçait le succès de l'avenir au grand roi, comme pour le consoler un jour dans sa tombe de la dispersion de sa race:

"Tu céderas ou tu tomberas sous ce vaisseau, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu dîmes en ton cœur avare: Je tiens la mer sous mes lois et les nations sont ma proie. Le légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance, mais tu te verras attaquer dans tes murailles comme un oiseau ravisseur qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Les pilotes étonnés d'orient par avance: *Qui est semblable à Tyr? Et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer.*"

Paroles magnifiques, n'avez-vous pas retardé d'environ quatre ans le jour de la chute du trône! Les nations marchent à leurs destinées; à l'instar de certaines chênes du Dante, il leur est impossible de s'arrêter, même dans leur bonheur.

Ces vaisseaux, qui emportaient la liberté aux mers de la Nouvelle, emportaient la légitimité, cette flotte sous pavillon blanc, c'était la monarchie qui appareillait, s'éloignant des ports où s'embarquait saint Louis, lorsque la mort l'appelait à Carthage. Les chiens-chiens, les lignes d'Alger, ceux qui vous ont rendu à votre pays ont perdu leur patrie; ceux qui vous ont arrachés à l'exil étaient nés exilés. Le maître de cette vaste flotte a trouvé la mort sur une barque en fugitif, et la France pourra lui dire ce que Cornélie disait à Pompée:

"C'est bien que cette ruine de fortune, non pas de la tienne, qui te vous maintenant réduit à une seule pauvre petite nave, là tu voulais ériger avec cinq cents voiles."

Parmi cette foule qui au rivage de Toulon suivait des yeux la flotte partant pour l'Afrique, n'était-je pas des amis? M. de Fleurieu, frère de mon beau-frère, se trouvait-il pas à son bord une femme charmante, madame Lenormand qui attendait le retour de Paul de Champollion? Qu'est-il résulté de ce vol enlevé en Afrique à tant d'aîlas? Economie de sang, ruine de la propriété sous immédiatement offerte en vente en blou, en sol lot de terre, et adjugée au plus haut enchérisseur et l'enchère est infinitesimale pour ce vrai les bonnes de l'Etat; dans le cas contraire, le vrai et l'adjudication serait nulle. Si le montant total des ventes dépasse le chiffre des dits bonnes, la balance devra être payée comptant par l'acheteur dans la proportion du montant de son achat.

Les acheteurs auront le privilège d'échanger leurs billets à quelque époque ce soit contre des bons de l'Etat d'un montant égal, payables le 2 mars 1872.

Les actes de vente seront passés par devant Charles A. Tallaire, not. public de la paroisse d'Orléans, et aux frais des acquéreurs.

Fait devant le vieux fort qui nous sauve, en présence de l'Etat, ce 1er mai huit cent cinquante et soixante quatorzième année de l'Indépendance des Etats-Unis.

JOSEPH WALKER,
Gouverneur de la Louisiane.

Par le Gouverneur:
CHARLES GAYARRÉ, Secrétaire d'Etat.
3mai—

☞ Le navire JAMES PENNELL, venant de Bordeaux, est en déchargement entre les rues de l'Hopital et Ursulines. Les consignataires sont invités à prendre leur permis dans le délai de cinq jours.
J. & J. TARIOU,
No 31, Vieille Levée.
1er mai

☞ Le brick français L'ABEILLE capt. Louvel, venant de Lallochelle, est en déchargement vis-à-vis la rue de Chartres.
Toute marchandise dont le permis ne sera pas levé sera envoyée à la douane, aux frais et risques du propriétaire, à l'expiration des cinq jours.
TH. BAILLY BLANCHARD & CO.
2Mav—tf 50, Levée.

Vins ordinaires.

EN débarquement du navire Jas Pennell de Bordeaux:
100 barriques vin rouge.
96 do vin blanc.
A vendre par H. NOEL & GUIRAUD,
3 mai 103, rue Royale.

Bouteilles vides de Bordeaux.

EN débarquement du navire Pennell—8000 bouteilles vides.
A vendre par H. NOEL & GUIRAUD,
3 mai 103, rue Royale.

A VENDRE en débarquement du navire Pennell venant de Bordeaux,
50 barils vin blanc Haut-Sauterne.
H. DUDOUIT,
3 mai 13, Toulouse.

RECU par le navire Oswego, du Havre,
6 tonneaux véritable fromage de Gruyère, première qualité.
H. DUDOUIT,
3 mai 13, Toulouse.

A VENDRE par le soussigné quelques blocs de marbre statuaires récemment reçus par la brick Alabamie de Gênes.
Aussi 4 statuts en marbre, représentant les quatre saisons de l'année.
DOMINIQUE LANATA
3mai 9 & 10, rue Jefferson.

COMPAGNIE DE NAVIGATION DU LAC

LES actionnaires sont prévenus que l'élection du premier bureau de direction à la dite Compagnie aura lieu conformément à la loi, le 1er du courant, de dix heures du matin à deux heures et demie de l'après-midi.
A. C. AINSWORTH, N. P.
3mai 94, rue du Champ.

Compagnie d'assurances de la Nouvelle-Orléans.

Nile-Orléans, le 30 avril 1850.

A UNE élection tenue le 29 courant, les personnes dont les noms suivent ont été nommées directeurs pour l'année courante:
J. M Lapeyre, James Reed,
Geo Hopkins, W. Vance,
L. Mitsudon, J. F. Benjamin,
J. M. Rouzan, J. Tuyes,
E. Rochereau.
Et une assemblée spéciale de la direction tenue ce jour, M. J. M. Lapeyre, a été unanimement élu Président.
1er mai—tf J. TUYES, secrétaire.

SOCIÉDAD IBERA DE BENEFICENCIA MUTUA.

Les socios se reunirán en asamblea general, el embado 4 de mayo proximo, á las 4 1/2 en punto de la tarde, en la sala de Orleans, entre las calles Real y Bourbon.

Esta asamblea es arreglado al articulo 26 seccion 1a y 4a de los reglamentos; á la que se espera, en vista de su importancia, la puntual asistencia de todos los miembros.

Nueva Orleans, abril 29 de 1850.

Por orden del Presidente,
FRO. DE FUENTES,
29 abril—6 Secretario Temporario.

Avis aux Collecteurs pour le comité des réfugiés politiques

LE fonds de secours se trouvant épuisé, le comité exécutif prie les personnes qui ont bien voulu se charger de collecter des souscriptions d'en verser le montant entre les mains du Secrétaire, dès-à-jouer prochain, de 9 heures à midi et de 4 à 6 heures du soir.

Le public est informé que le comité a reçu $317, 70, et que 58 personnes ont été soulagées avec ce montant.

Par ordre du comité
P. BRICHTA, Secrétaire.
4, Front Levee, 1re Municipalité.

Branche Banque de l'Etat de la Louisiane.
2me Municipalité

LES personnes dont les noms suivent, ont été nommés Directeurs de cette Banque:
Peter Conrey, W. H. Avery,
J. W. Stanton, H. Benshaw,
Rob. Dixon, J. W. Zacharie,
C. Bahn, D. Dunbar,
Wm. Tufts, J. M. Pinchard.
A une assemblée de la direction qui a eu lieu aujourd'hui, Peter Conrey, jr, a été élu Président à l'unanimité.
Le Bureau de la direction s'assemble tous les jours à midi, afin d'escompter le papier d'affaires n'ayant pas plus de quatre-vingt-dix jours à courir.
30av

E débarquement du navire Emma, capitaine E. Salaveyan, et a vendre par les soussignés:
40 barriques vin rouge bon goût famille.
BOYER FRÈRES,
Encoignure Moreau et Mandeville, 2me Municipalité.
25 avril

INCESSAMMENT attendu par les navires James Forbes et Emma Watts, de Bordeaux, et à vendre par les soussignés:
145 barriques vin rouge (marques diverses) et bon ordinaires.
BOYER FRÈRES,
Encoignure Moreau et Mandeville, 2me Municipalité.
25 avril

SAVON DE BOSTON—50 caisses de la marque Jackson extra No 1, à vendre par
LOEBILHE & Co,
13 avril Encoignure Royale et Bourbon.

VINAIGRE DE VIN BLANC—90 barils de nouvelle importation, à vendre par
LOEBILHE & Co,
13 avril Encoignure Royale et Bourbon.

TRUITES DU FERIGORD—300 demi barils de la nouvelle récolte, à vendre par
LOEBILHE & Co,
13 avril Encoignure Royale et Bourbon.

BOUCHONS POINTUS SUPERFINS—100,000 convenables pour la bière, à vendre par
LOEBILHE & Co,
12 avril Encoignure Royale et Bourbon.

RHUM DE LA JAMAIQUE—6 pipes en douane à vendre par
MITCHELL & MAENDORFF,
20 avril 36, rue Poydras.

SUCRE DE LA HAVANE—100 caisses sucre brun, en magasin et à vendre par
MITCHELL & MAENDORFF,
20 avril 36 rue Poydras.

CAFE DE LA HAVANE—Un petit lot pour cuvée ou cette consignation, à vendre par
MITCHELL & MAENDORFF,
20 avril 36 rue Poydras.

TABAC EN FEUILLES DE CUBE—115 balles d'importation récente, à vendre par
MITCHELL & MAENDORFF,
20 avril 36 rue Poydras.

MAQUEREAUX—200 cuis No 1 et 2 de Scituate gagnant du navire Ozembridge, à vendre par
SECOOMB & VOORHIES,
24 avril 14 rue Tchoupitoulas.

HUILE DE GRAISSE—30 barils No 1, à vendre par
SECOOMB & VOORHIES,
24 avril 14, rue Tchoupitoulas.

[illegible]FEUILLES—300 caisses de l'Etoile, bas de [illegible] manillas, à vendre par
SECOOMB & VOORHIES,
24 avril 14, rue Tchoupitoulas.

JAMBONS pesant au sucre—100 barils de Duffie d'abord Salad & Sayre, Davis, Schooley, Hanaw, première qualité, à vendre par
SECOOMB & VOORHIES,
24 avril 14, Tchoupitoulas.

SUCRE HAVANE—245 caisses sucre brun, en débarquement du brick Adams
RAYMOND CAHUZAC
24 avril 36, rue Vieille Levée.

[illegible] de la Havane—450 caisses sucre brun, en magasin et à vendre par
RAYMOND CAHUZAC
24 avril 36 rue de la Vieille Levée.

D. BORNIO Jr.,
MARCHAND COMMISSIONNAIRE, DÉPOSITAIRE DE CHARBE, "ARAC ET GAF" de la Havane,
6 avril Rue Gravier, No. 36.

CHARBE DE L